

**La presse, acteur clé des relations transatlantiques :
les liens culturels, politiques et économiques entre les propriétaires et
les dirigeants du quotidien français *Le Matin* et les Etats-Unis (1884-1940)**

Dominique Pinsolle

Les relations entre la presse et les gouvernements étrangers sont un thème déjà largement étudié par les historiens, sous l'angle de la corruption et de la manipulation, ou, au contraire, du rôle actif joué par certains journaux sur le plan des relations internationales¹. La dimension transnationale de la presse, sur le plan de la circulation de l'information, de la diffusion de nouveaux modèles journalistiques ou encore de l'avènement d'une nouvelle ère médiatique au cours du XIX^e siècle, est également bien connue². Loin de s'opposer, ces deux approches sont complémentaires, comme le révèle, entre autres, le cas du *Matin*, un des plus importants quotidiens français de la première moitié du XX^e siècle³. En effet, *Le Matin* est le premier journal "à l'américaine" lancé en France (en 1884), et garde quasiment jusqu'à la fin de son existence des relations privilégiées avec les Etats-Unis (avant de sombrer dans le collaborationnisme sous l'Occupation).

Ces relations sont multiples et posent la question de l'influence qu'un journal, un journaliste ou encore un patron de presse peut acquérir de l'autre côté de l'Atlantique : financé au départ par des Américains, *Le Matin* ne trouve effectivement pas son public et finit par être racheté en 1895 par un homme d'affaires français, particulièrement impliqué avec son frère (le célèbre Philippe Bunau-Varilla) dans la construction du Canal de Panama. *Le Matin* se transforme alors en un grand journal populaire, tiré à des centaines de milliers d'exemplaires, qui est utilisé par son propriétaire, Maurice Bunau-Varilla (1856-1944), pour défendre avec succès les intérêts de son frère (et les siens) sur le continent américain, et pour établir des relations durables dans les cercles politiques et diplomatiques. Cette influence permet notamment au rédacteur en chef du journal, Stéphane Lauzanne (1874-1958), d'être envoyé par le gouvernement français aux Etats-Unis de 1916 à 1918, et de rester lui aussi par la suite proche de certaines personnalités américaines.

L'histoire des relations entre *Le Matin* et les Etats-Unis est donc celle d'un retournement de situation : alors que les bailleurs de fonds américains échouent à exporter en France leur modèle journalistique, c'est une fois racheté par un Français que *Le Matin* noue des liens étroits avec les Etats-Unis. Comment expliquer ce paradoxe ? Pourquoi l'équipe américaine du *Matin* ne parvient-elle pas à s'implanter en France, alors que le journal acquiert une certaine notoriété aux Etats-Unis après avoir été racheté par Maurice Bunau-Varilla ? En quoi l'histoire du *Matin*

Dominique Pinsolle is Associate Professor in the Department of History at the University of Bordeaux-Montaigne.

¹ Pour une synthèse historiographique récente, voir : "Journalisme et relations internationales", dossier dirigé par Christian Delporte et François Vallotton, *Relations internationales*, n°153, 2013/1.

² Voir notamment Marie-Eve Thérenty et Alain Vaillant, dir., *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle* (Paris: Nouveau Monde, 2010).

³ Nous nous permettons de renvoyer à notre livre : *Le Matin (1884-1944). Une presse d'argent et de chantage* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2012).

révèle-t-elle les mécanismes permettant (ou non) à des hommes de presse d'acquérir une certaine influence de l'autre côté de l'Atlantique, de la fin du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale ? Nous verrons que si la première équipe américaine du *Matin* est trop isolée à Paris pour atteindre ses objectifs, les frères Bunau-Varilla ainsi que Stéphane Lauzanne parviennent à leurs fins en disposant de solides relais d'influence outre-Atlantique.

***Le Matin* “américain” : un échec dû à un fossé culturel et à un manque de liens avec les milieux journalistiques, politiques et économiques français⁴**

Le Matin n'est au départ que la conséquence, indirecte, des projets commerciaux de deux hommes d'affaires américains : John William Mackay (1831-1902) et James Gordon Bennett Jr. (1841-1918). Le premier est déjà célèbre pour avoir fait fortune en exploitant le gisement d'or et d'argent surnommé la “Big Bonanza”, dans le Nevada. Le second est à la tête du *New York Herald*, fondé par son père en 1835. Les deux hommes se sont probablement rencontrés à New York, où Mackay s'installe en 1876, et ont en outre la possibilité de se retrouver à Paris, où Bennett vit à partir de 1877 et où Mackay a l'habitude de séjourner⁵.

Mackay (déjà propriétaire de la Postal Telegraph Company) et Bennett s'associent en 1883 pour fonder la Commercial Cable Company, dont le but est de poser un câble transatlantique et de briser ainsi le monopole de la Western Union de Jay Gould⁶. Bennett cherche en outre à s'affranchir des grandes agences d'information “alliées” : Havas, Reuters, Continental et Associated Press. Pour soutenir leur entreprise, les deux hommes décident de lancer en 1883 un nouveau journal à Paris, directement relié par fil à Londres : le choix de Paris s'explique avant tout par le fait qu'aucun journal français n'est alors en rapport télégraphique avec la capitale britannique, qui centralise le réseau télégraphique mondial⁷. En fondant le premier quotidien en liaison directe avec Londres, Bennett et Mackay s'attaquent ainsi à Havas, qui règne en maître à Paris, et s'offrent un moyen supplémentaire de faire campagne contre la Western Union.

Si Mackay est sûrement le principal pourvoyeur de fonds, c'est Bennett qui se charge du lancement du titre à Paris. La concurrence étant rude (on compte 90 quotidiens à Paris en 1882), le directeur du *New York Herald* préfère probablement s'adresser en priorité à un public qui ne sera pas dérouté par le journalisme “à l'américaine” qu'il a l'habitude de pratiquer. D'où son choix de publier un quotidien à destination du lectorat anglophone de Paris, en chassant notamment sur les terres du *Galignani's Messenger*, tout en envisageant dès le départ une éventuelle diffusion auprès du public français en cas de succès.

Plutôt que de se charger lui-même de la publication de ce nouveau titre, Bennett fait appel à un journaliste new-yorkais bien connu, qui a collaboré au *Herald* quelques années plus tôt :

⁴ Nous reprenons ici en partie les analyses développées dans notre article “A French Daily Backed by American Interests: *Le Matin*, 1884-1890”, *Transatlantica*, 2013/1, <http://transatlantica.revues.org/6463>. Sur la période américaine du *Matin*, voir également notre livre *Le Matin (1884-1944)*, 29-49.

⁵ Grant H. Smith, with new material by Joseph V. Tingley, *The History of the Comstock Lode* (Reno: University of Nevada Press, 1966), 267 ; James L. Crouthamel, *Bennett's New York Herald and the Rise of the Popular Press* (Syracuse: Syracuse University Press, 1989), 49-51.

⁶ Pascal Griset, *Entreprise, technologie et souveraineté : les télécommunications transatlantiques de la France (XIX^e-XX^e siècles)* (Paris: Rive Droite, 1996), 85-89.

⁷ Michael B. Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences : naissance du journalisme moderne, 1863-1914* (Paris: Aubier, 1983), 112, 133.

Samuel Selwyn Chamberlain (1851-1916)⁸. Ce dernier, qui s'installe à Paris en 1883, s'associe à William Alonzo Hopkins (1840-1928) un Américain expatrié en France depuis 1878⁹. Ensemble, ils fondent en octobre 1883 la première société publiant le quotidien, intitulé *The Morning News*, dont une édition française est également prévue¹⁰. Chamberlain fait par ailleurs venir à Paris son ancien collègue du *Herald* Briggs Reuben Davenport¹¹ pour diriger le *Morning News* à ses côtés. Cependant, l'équipe américaine est incapable de publier elle-même l'édition française. Le directeur du *Morning News* doit par conséquent faire appel à un journaliste au moins francophone, que le style journalistique américain ne rebutera pas. Il se trouve qu'au *Figaro*, un reporter de nationalité anglaise vivant à Paris, Alfred Edwards (1856-1914), vient de se faire remarquer par ses méthodes de travail et son écriture très "américaines"¹². Aussitôt, l'équipe américaine du *Morning News* lui confie la rédaction en chef de l'édition française, intitulée *Le Matin*, dont le premier numéro paraît le 26 février 1884.

Dès leur lancement, le *Morning News* et *Le Matin* attirent l'attention pour deux raisons. D'une part, les deux titres sont capables d'obtenir des nouvelles exclusives de l'étranger grâce à leurs correspondants à l'étranger et au "fil spécial" qui les relie à Londres et à l'agence britannique Central News, une concurrente de Reuters¹³. D'autre part, le style américain de journalisme qu'ils importent en France constitue un véritable "choc" pour la presse française, de tradition politique et littéraire¹⁴. L'éditorial du premier numéro du *Matin*, qui met en avant la doctrine américaine de l' "objectivité" étrangère au journalisme parisien¹⁵, est particulièrement provocant :

"*Le Matin* ne devant ressembler à aucun autre journal, ce programme ne ressemblera à aucun autre programme.

Le Matin sera un journal singulier :

Un journal qui n'aura pas d'opinion politique ;

Un journal qui ne sera inféodé à aucune banque et qui ne vendra son patronage à aucune affaire ;

Un journal qui ne dépendra d'aucune coterie littéraire ;

Un journal qui n'appartiendra à aucune école artistique ;

Un journal d'informations télégraphiques universelles et vraies".

Si le *New York Times* assure que le succès du *Matin* "sera vu avec satisfaction par tous les bons Américains¹⁶", la presse française est beaucoup plus circonspecte, voire hostile à l'égard d'un

⁸ James S. Featherston, "Samuel S. Chamberlain", *Dictionary of Literary Biography*, vol. 25 (Detroit: Gale Research, 1978), p. 38-42.

⁹ M. R. Cabot, "William Alonzo Hopkins", *Annals of Brattleboro*, vol. II (Brattleboro: E.L. Hildreth and Co., 1922).

¹⁰ Archives du Tribunal de commerce de la Seine, D31/U3/546/2165, "Constitution de la société S.S. Chamberlain", 23 octobre 1883.

¹¹ "Briggs Reuben Davenport", *Who Was Who in America : A Companion Volume to Who's Who in America 1 : 1897-1942* (Chicago: Marquis, 1943).

¹² René de Livois, *Histoire de la presse française* (Paris: Société française du livre, 1965), 356.

¹³ Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences*, 110-115.

¹⁴ Thomas Ferenczi, *L'invention du journalisme en France. Naissance de la presse moderne à la fin du XIX^e siècle* (Paris: Payot, 1996), 13-15, 36-39.

¹⁵ Sur l'importance de l'idée d'"objectivité" dans la presse américaine, voir Michael Schudson, *Discovering The News : A Social History of American Newspapers* (New York: Basic Books, 1978).

¹⁶ Cité dans *Le Matin*, 28 février 1884.

titre jugé trop étrange(r) pour réussir en France, et dont le contenu aride “manque d’élégance” selon *Le Gaulois*¹⁷.

Les premiers chiffres de vente du *Matin* (autour de 20 000 par jour¹⁸, à une époque où *Le Petit Journal* est tiré à près de 600 000 exemplaires) sont sûrement décevants aux yeux de Bennett, mais encourageants à ceux de Chamberlain. Le premier décide de se concentrer sur le *New York Herald* (qu’il fait paraître à Paris à partir de 1887) pour continuer sa campagne contre les grands agences. Le second, quant à lui, est persuadé que *Le Matin* peut conquérir un lectorat plus large et poursuit sa publication en fondant en juin 1884 une nouvelle société avec Hopkins et six autres actionnaires américains dont nous ne savons presque rien, à l’exception du journaliste anglo-américain Albert Chester Ives¹⁹. Quant à Mackay, qui a réussi à briser le monopole de la Western Union²⁰, il continue peut-être à soutenir financièrement Chamberlain, mais il n’est en aucun cas directement impliqué dans la publication du *Matin*. Abandonné par ses fondateurs, le *Morning News* est ainsi vendu dès le mois de juillet 1884 à Albert C. Ives, qui le fait fusionner avec l’hebdomadaire *The American Register*²¹.

Le Matin, désormais entre les mains de Chamberlain (qui possède 70% du capital du journal), attire aussitôt de nouveaux bailleurs de fonds new-yorkais tous déjà plus ou moins liés à la France, probablement par l’intermédiaire de Mackay. Au centre de ce nouveau groupe d’actionnaires se trouve le cabinet d’avocats des frères Coudert, déjà internationalement célèbre à l’époque, dont Mackay est un client²². Le père des frères Coudert, Charles Coudert (1795-1879), était français, et avait dû s’exiler à Manhattan après avoir conspiré en faveur de Napoléon II. Ses trois fils (Frédéric-René, Charles Jr. et Louis-Léonce) sont nés aux Etats-Unis et y ont fondé leur cabinet d’avocats, mais ils souhaitent alors développer leurs activités en France grâce à leur bureau parisien, ouvert en 1879²³. Ce dernier est dirigé par un Américain né en France (près de Toulouse), Edmond Kelly²⁴, lui-même actionnaire du *Matin*, tout comme son successeur Henry Cachard, jeune avocat new-yorkais d’origine française. Un autre avocat new-yorkais lié à la France entre dans le capital du *Matin* : William Morton Grinnell, neveu de l’ambassadeur américain en France Levi P. Morton et avocat de la Légation des Etats-Unis, qui a pu rencontrer Kelly lors de ses études de droit à Paris²⁵. Enfin, les liens entre Charles Coudert et la famille Bonaparte expliquent peut-être la présence, parmi les actionnaires du *Matin*, du propriétaire et directeur de la *North American Review*, Charles Allen Thorndike Rice, proche de Victor Hugo et du prince Napoléon (cousin de Napoléon III)²⁶.

¹⁷ Cité dans *Le Matin* 27 février 1884.

¹⁸ Archives de la Préfecture de Police de Paris, BA/93, Rapport du préfet de Police au ministre de l’Intérieur, 28 mars 1884.

¹⁹ Archives nationales [désormais AN], 1/AR/1, Assemblée générale constitutive de la société anonyme “Le Matin”, 21 juin 1884.

²⁰ Griset, *Entreprise, technologie et souveraineté*, 97.

²¹ Stanley Morison, *The History of The Times*, vol. III : *The Twentieth Century Test, 1884-1912* (London: Kreis Reprint, 1971), 100.

²² A.-F. Conard, “Cook and the corporate shareholder : a belated review of William W. Cook’s publications on corporations”, *Michigan Law Review*, vol. 94, 1995, 1725.

²³ Virginia Kays Veenswijk, *Coudert Brothers. A Legacy in Law : The History of America’s First International Law Firm, 1853-1993* (New York: Truman Talley Books, 1994), 55-56.

²⁴ AN, LH/1396/38, Dossier de Légion d’Honneur d’Edmond Kelly.

²⁵ AN, LH/1944/10, Dossier de Légion d’Honneur de William M. Grinnell.

²⁶ “Rice, Charles Allen Thorndike”, *Dictionary of American Biography*, edited by Allen Johnson *et. al.* (London: H. Milford, Oxford University Press/New York: C. Scribner’s sons, 1928-1958).

Ces nouveaux actionnaires américains, qui, avec Hopkins, ne possèdent que 30% du capital du journal, ont intérêt à investir dans un quotidien parisien pour deux raisons. D'une part, le marché français de la presse est en pleine expansion et laisse espérer des profits substantiels. D'autre part, un journal comme *Le Matin*, spécialisé dans l'information internationale, peut être utile pour promouvoir certaines affaires et défendre des intérêts particuliers. Les frères Coudert espèrent probablement que *Le Matin* facilitera leur implantation en France, quelques années seulement après l'ouverture de leur bureau parisien. Par ailleurs, alors que les travaux de construction du canal de Panama viennent de débuter, Charles Coudert Jr. (actionnaire de la Panama Railroad Company²⁷) et Edmond Kelly (avocat de l'American Contracting and Dredging Company, très impliquée dans la construction du canal²⁸), voient peut-être dans *Le Matin* un moyen de soutenir cet ambitieux projet.

Quoi qu'il en soit, les actionnaires américains n'ont ni le temps ni les moyens de réaliser leurs projets. Alfred Edwards, en effet, cherche dès le départ à mettre la main sur *Le Matin* (comme il l'explique clairement à ses nouveaux associés en 1890²⁹) ce qui provoque un important conflit entre l'équipe française du *Matin* et Chamberlain, qui finit par renvoyer Edwards le 1^{er} août 1884, six mois seulement après le lancement du journal. Officiellement, Edwards est accusé de ne pas avoir respecté l'esprit d'impartialité du *Matin*³⁰. Mais l'ancien rédacteur en chef du *Matin* refuse de capituler : rejoint par l'ensemble de la rédaction française du journal, il publie pendant plus de deux mois un titre concurrent intitulé *Le Matin français*, qui se présente comme un quotidien patriotique, indépendant des puissances étrangères auxquelles *Le Matin* est accusé d'avoir cédé³¹. Le journal de Chamberlain étant dépendant des informations transmises par l'agence britannique Central News, Edwards conclut aussitôt un accord avec Havas, qui voit dans ce conflit une occasion de s'imposer³². Mais Chamberlain ne peut pas se passer d'Edwards et de ses collaborateurs français. Après un procès retentissant, il accepte de réintégrer en octobre 1884 toute l'équipe française au *Matin*, tout en donnant à Edwards une place encore plus importante que celle qu'il occupait avant le conflit, tant dans l'administration du journal que dans son capital (qui reste cependant majoritairement aux mains des actionnaires américains)³³. Quant à Havas, elle compte désormais parmi ses clients *Le Matin*, qui était pourtant censé être indépendant des grandes agences d'information lors de sa création³⁴...

Impuissants face aux ambitions d'Edwards et sûrement déçus par les résultats peu encourageants du *Matin* (les tirages restent inférieurs à 30 000 exemplaires), les Américains se désengagent progressivement du journal dès 1885. Chamberlain devient secrétaire de James Gordon Bennett Jr. en 1886, avant de poursuivre sa carrière aux Etats-Unis au service de William Randolph Hearst à partir de 1888³⁵. Quant aux autres actionnaires américains, leurs noms disparaissent des archives du journal à partir de 1889-1890. Le dernier à abandonner

²⁷ AN, 7/AQ/33, Rapport de la Panama Railroad Company pour l'année 1893.

²⁸ AN, 7/AQ/12, Convention entre Achille Monchicourt, liquidateur de la Compagnie universelle, et Henry Bartholomew Slaven, président de l'American Contracting and Dredging Company, représenté par Edmond Kelly, 30 décembre 1890.

²⁹ AN, 1/AR/3, Assemblée générale de la société d'exploitation du *Matin*, 14 août 1890.

³⁰ *Le Matin*, 3 août 1884.

³¹ *Le Matin français*, 2 août 1884.

³² Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences*, 117-118.

³³ AN, 1/AR/1, Assemblée générale de la société "Le Matin", 3 novembre 1884.

³⁴ Palmer, *Des petits journaux aux grandes agences*, 118.

³⁵ Ferdinand Lundberg, *Imperial Hearst. A Social Biography* (New York: Equinox Cooperative Press, 1936),

l'affaire est Hopkins, qui démissionne de son poste de président du Conseil d'administration de la société propriétaire en août 1890³⁶.

Au final, l'influence des Américains sur *Le Matin* aura duré à peine quelques mois, de février à octobre 1884. Chamberlain et Hopkins ne parviennent à aucun moment à s'imposer face à la rédaction française, menée par un journaliste ambitieux disposant de solides attaches dans les milieux d'affaires et le monde politique français. Il est d'ailleurs frappant de voir que les actionnaires américains sont réduits à laisser faire Edwards, qui utilise *Le Matin* comme bon lui semble, notamment pour faire chanter la compagnie de Panama entre 1883 et 1888³⁷. Discrédité, trop original dans sa forme et deux fois plus cher que les feuilles à 5 centimes qui ne cessent de se multiplier, *Le Matin* devient déficitaire à partir de 1892. Edwards préfère se retirer de l'affaire en 1895, en cédant le journal à l'homme d'affaires Maurice Bunau-Varilla, avec qui il semble être entré en contact en s'intéressant à la construction du canal de Panama³⁸. Commence alors une nouvelle ère pour *Le Matin*, qui devient indirectement impliqué dans la construction chaotique du canal interocéanique.

Les frères Bunau-Varilla : deux associés influents grâce à leurs relations des deux côtés de l'Atlantique

Lorsque Maurice Bunau-Varilla entre dans le capital du *Matin* en 1895, il ne connaît probablement rien au journalisme. Venu de la Bourse, il cherche simplement à investir avec son frère dans un journal susceptible de promouvoir la Compagnie Nouvelle de Panama (chargée en 1894 de poursuivre les travaux abandonnés par la précédente compagnie), dont ils viennent de devenir actionnaires³⁹. Cependant, le nouvel actionnaire du *Matin* est proche d'un homme de presse français important, Henry Poidatz (1854-1905), avec qui il s'associe en 1897 pour fonder une nouvelle société chargée de poursuivre la publication du *Matin*. C'est d'ailleurs Poidatz, actionnaire majoritaire du *Matin* jusqu'en 1903, qui transforme le journal en un grand quotidien populaire tiré à des centaines de milliers d'exemplaires⁴⁰. Maurice Bunau-Varilla se contente de prendre le contrôle du titre en rachetant les parts de ce dernier en 1903⁴¹, et s'en sert aussitôt pour promouvoir la construction du canal de Panama, dans laquelle il est directement impliqué avec son frère.

En effet, c'est grâce aux chantiers du canal de Panama que les frères Bunau-Varilla font fortune de manière en partie frauduleuse⁴². Philippe, brillant ingénieur issu de Polytechnique et des Ponts et Chaussées, est chargé en 1885 de la direction générale des travaux par la Compagnie fondée en 1880 par Ferdinand de Lesseps. Au bout d'un an, il met fin à cette expérience et fonde avec son frère une société destinée à réaliser une partie des travaux d'excavation dans le massif de la Culebra, à 15 kilomètres de la côte pacifique⁴³. Le contrat passé avec la Compagnie de

³⁶ AN, 1/AR/2, Conseil d'administration de la société propriétaire du *Matin*, 10 août 1890.

³⁷ Sur les agissements d'Edwards, voir notre article "*Le Matin*, les affaires et la politique, 1884-1897", *Le Mouvement social*, n°232, 2010/3, 91-107, ainsi que notre livre *Le Matin (1884-1944)*, p. 49-67.

³⁸ Pinsolle, *Le Matin (1884-1944)*, 76-77.

³⁹ Gustave Anguizola, *Philippe Bunau-Varilla. The Man Behind the Canal* (Chicago: Nelson-Hall, 1980), 159.

⁴⁰ Sur Henry Poidatz, voir notre article "Un patron de presse méconnu : Henry Poidatz (1854-1905)", *Le Temps des Médias*, n°18, 2012/1, 213-226.

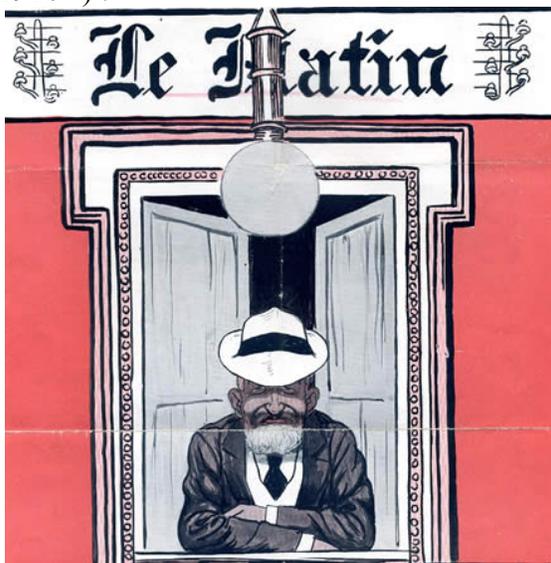
⁴¹ Pinsolle, *Le Matin (1884-1944)*, 110-111.

⁴² Ibid, 79-82.

⁴³ Philippe Bunau-Varilla, *Le Panama. La création, la destruction, la résurrection* (Paris: Plon, 1913), 88-89.

Panama prévoit l'excavation de 20 millions de mètres cubes. La tâche s'avère très rapidement impossible à accomplir, mais la société des frères Bunau-Varilla (qui s'intitule officiellement Artigue, Sonderegger et Cie, du nom des deux autres associés⁴⁴) continue à bénéficier des avantages financiers concédés par la Compagnie de Panama comme si de rien n'était⁴⁵. En 1889, lors de la dissolution de la société, seuls 2,3 millions de mètres cubes ont été excavés... A l'issue du procès qui est intenté fin 1893 à Artigue, Sonderegger et Cie, le bénéficiaire frauduleux est estimé à plus de 5,5 millions de francs (sur les 7,4 millions que se sont partagés les associés en 1889, à une époque où les fortunes supérieures à 1 million sont très rares à Paris)⁴⁶. Après négociations, les anciens associés (dont ne faisait officiellement pas partie Philippe Bunau-Varilla) sont simplement contraints d'investir dans la Compagnie Nouvelle, qui prend le relais de la précédente compagnie en 1894⁴⁷. Les affaires louches de Maurice Bunau-Varilla au Panama terniront l'image de ce dernier pendant de longues années, à tel point que le patron du *Matin* aura comme surnom "Maurice Bunau-Panama". On le trouve d'ailleurs représenté, probablement autour de 1910, à la une du magazine illustré *Fantasio*, coiffé d'un Panama [Doc. 1]. A cette époque, le patron du *Matin* est l'objet de nombreuses railleries dans la presse satirique, qui n'hésite pas à le dépeindre comme un affairiste sans scrupules à la tête d'un journal très influent devant lequel députés, ministres et chefs d'État préfèrent s'incliner.

Doc. 1 – Maurice Bunau-Varilla coiffé d'un Panama (Une de *Fantasio*, probablement autour de 1910⁴⁸) :



En 1895, Maurice Bunau-Varilla n'est pas le seul patron de presse à être impliqué dans les chantiers du Panama : c'est également le cas d'Adrien Hébrard à la tête du *Temps*, ou encore

⁴⁴ AN, 7/AQ/22, Contrat entre la Compagnie Universelle de Panama et Maurice Bunau-Varilla, Auguste Artigue et Conrad Sonderegger, 31 juillet 1886.

⁴⁵ *Rapport fait au nom de la commission d'enquête chargée de faire la lumière sur les allégations portées à la tribune à l'occasion des affaires de Panama. Annexe n°2 au rapport général par M. Vallé. Rapport de M. Flory* (Paris: Imprimerie de la Chambre des députés, Motteroz, 1893) 165-167.

⁴⁶ AN, 7/AQ/22, Sommes à réclamer à la société Artigue, Sonderegger et Cie, 18 décembre 1893.

⁴⁷ Jean-Yves Mollier, *Le scandale de Panama* (Paris: Fayard, 1991), 357.

⁴⁸ Archives personnelles de M. Pierre Collenot.

d'Eugène Letellier, qui a acheté avec son frère *Le Journal*, et qui résume sa conception de la presse de la manière suivante : “Mon journal, c’est un pistolet dans ma poche⁴⁹”. Lorsque Maurice Bunau-Varilla devient le maître absolu du *Matin* en 1903 (il possède alors plus de 80% du capital), le journal est tiré à plus de 320 000 exemplaires, et constitue ainsi un instrument précieux pour défendre ses intérêts et ceux de son frère. La Compagnie Nouvelle dans laquelle Maurice et Philippe avaient dû investir n’est pas parvenue à achever les travaux du canal, et a décidé d’abandonner le chantier en 1899⁵⁰. Mais Philippe est convaincu que les Etats-Unis peuvent encore sauver le projet, alors en concurrence avec la solution nicaraguayenne. Très probablement subventionné par certains hommes d’affaires américains liés au Panama Railroad et à la Compagnie Nouvelle, dont John Pierpont Morgan et Isaac Seligmann, l’ingénieur français se rend aux Etats-Unis en 1900 pour promouvoir la construction du canal de Panama⁵¹. Sur place, il obtient le concours actif de l’avocat new-yorkais William Nelson Cromwell, alors au service de la Compagnie Nouvelle, et parvient à se rapprocher de plusieurs personnalités influentes, comme Marcus A. Hanna (sénateur de l’Ohio)⁵², Myron T. Herrick (influent banquier de Cleveland et ami du président McKinley), ou encore Charles G. Dawes (“Comptroller of the Currency”), qui lui permettent d’avoir accès à la Maison Blanche, et d’être introduit directement auprès du président américain⁵³.

La campagne de Philippe Bunau-Varilla est couronnée de succès : le 19 juin 1902, le Sénat américain autorise la reprise du chantier du canal de Panama. Cependant, le traité Hay-Herran signé avec la Colombie le 22 janvier 1903, qui devait garantir un contrôle souverain sur le canal aux Etats-Unis, est rejeté par le Congrès colombien au mois d’août. Maurice Bunau-Varilla utilise alors aussitôt *Le Matin* pour lancer une campagne hostile à la Colombie, en brandissant la menace d’une insurrection séparatiste panaméenne⁵⁴ : dès le 2 août, le journal réaffirme son soutien à la position américaine et incite la Colombie à faire preuve de bon sens. De toute façon, assure *Le Matin*, la Colombie en tant qu’Etat unifié n’est qu’une fiction, et il suffirait d’un “appui, même indirect et occulte”, des Etats-Unis, pour qu’une révolution indépendantiste panaméenne soit couronnée de succès... Le frère de Maurice Bunau-Varilla, Philippe, jouit également d’une tribune pour justifier une éventuelle intervention américaine dans un article publié le 2 septembre 1903, qu’il envoie à ses amis américains ainsi qu’au président Roosevelt⁵⁵. Pour l’ingénieur français, il s’agit du “dernier et suprême avertissement⁵⁶” que doit recevoir la Colombie : si le traité n’est pas ratifié, le “recours à la force” et la sécession du Panama seront inévitables et légitimes, comme l’annoncent les sous-titres de l’article publié en une [Doc. 2].

⁴⁹ Cité dans Jean Garrigues, *Les patrons et la politique. De Schneider à Seillière* (Paris: Perrin, 2002), 53.

⁵⁰ Mollier, *Le scandale de Panama*, 459-460.

⁵¹ Ibid, 462-467.

⁵² Charles D. Ameringer, “The Panama Canal Lobby of Philippe Bunau-Varilla and William Nelson Cromwell”, *The American Historical Review*, vol. 68, n°2, January 1963, 347-348.

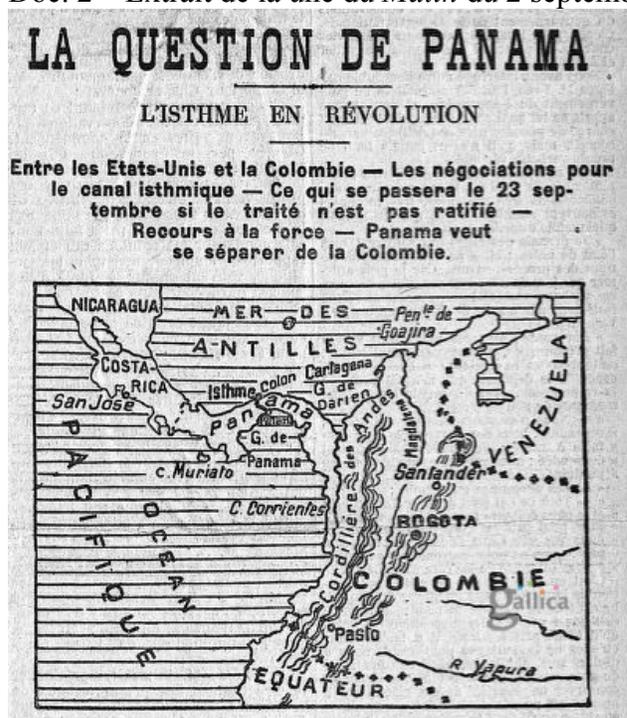
⁵³ David McCullough, *The Path Between the Seas : The Creation of the Panama Canal, 1870-1914* (New York: Touchstone Book, 1977), 282-287.

⁵⁴ Pinsolle, *Le Matin (1884-1944)*, 111-112.

⁵⁵ Philippe Bunau-Varilla, *Le Panama*, 384.

⁵⁶ Ibid.

Doc. 2 – Extrait de la une du *Matin* du 2 septembre 1903 :



Philippe Bunau-Varilla est alors un relais influent des hommes d'affaires prônant l'indépendance du Panama, dont la majorité est liée au Panama Railroad, à commencer par William N. Cromwell⁵⁷. De retour aux Etats-Unis, il peut, grâce l'entremise de son ami Francis B. Loomis (alors "Assistant Secretary of State"), rencontrer le président Roosevelt et s'entretenir avec le Secrétaire d'Etat John Hay. Avec l'assentiment tacite des Etats-Unis, l'ingénieur français participe ensuite avec les leaders séparatistes à l'élaboration de l'insurrection panaméenne, et s'engage à fournir aux séparatistes un soutien financier de 100 000 dollars⁵⁸. Soutenue par les Etats-Unis, l'insurrection éclate finalement le 3 novembre 1903, et aboutit à l'indépendance d'une République du Panama. *Le Matin* salue aussitôt cette "révolution" qui va désormais permettre l'achèvement du canal "que le monde civilisé tout entier s'obstine à attendre", et que les "louches atermoiements" de la Colombie bloquaient jusque-là⁵⁹. Trois jours plus tard, Philippe Bunau-Varilla est, comme prévu, nommé ministre plénipotentiaire du Panama à Washington en récompense de l'aide qu'il a apportée aux insurgés. Il laisse alors son nom au traité Hay-Bunau-Varilla, signé le 18 novembre, qui garantit la souveraineté des Etats-Unis sur le canal.

Le rôle joué par Philippe Bunau-Varilla et, indirectement, par son frère dans la reprise du chantier du canal de Panama par les Etats-Unis est un facteur déterminant dans la proximité que *Le Matin* continue d'entretenir par la suite avec les Etats-Unis. En effet, l'ingénieur français reste proche de Myron T. Herrick⁶⁰, qui, après avoir été gouverneur de l'Ohio, occupe le poste

⁵⁷ Charles D. Ameringer, "New Light on the Panama Canal Treaty", *The Hispanic American Historical Review*, Vol. 46, N°1, Feb., 1966, 30.

⁵⁸ Ibid, 1966, 31-32.

⁵⁹ "Une révolution", *Le Matin*, 5 novembre 1903.

⁶⁰ T. Bentley Mott, *Myron T. Herrick, Friend of France. An Autobiographical Biography* (New York: Doubleday, Doran and Co., 1929), 195.

d'ambassadeur en France de 1912 à 1914, puis à nouveau de 1921 à 1929. Cette proximité explique sans doute pourquoi Maurice Bunau-Varilla est un intermédiaire entre l'ambassadeur américain et le gouvernement français lors des négociations concernant les dettes interalliées dans les années 1920. A partir de 1921 (année durant laquelle Herrick retrouve son poste d'ambassadeur), *Le Matin* devient effectivement particulièrement américainophile, à tel point que certains observateurs accusent le journal d'être subventionné par la Standard Oil, qui cherche alors à s'implanter en France (on ne retrouve cependant aucune trace de cet éventuel financement dans les archives)⁶¹. Cette américanophilie s'exprime particulièrement entre 1924 et 1926, dans le contexte des négociations concernant les dettes interalliées. Alors que *Le Matin* se montre très conciliant à l'égard des exigences Etats-Unis, Maurice Bunau-Varilla permet à l'ambassadeur Herrick de s'entretenir avec des membres du gouvernement français. Il organise ainsi un déjeuner avec Herrick, le président du Conseil Edouard Herriot et le ministre des Finances Etienne Clémentel en décembre 1924. En juin 1925, il invite pour un entretien l'ambassadeur américain, le président du Conseil Paul Painlevé et le ministre des Finances Joseph Caillaux, qui est reçu une seconde fois avec Herrick en compagnie cette fois du ministre des Affaires étrangères Aristide Briand, lui-même très proche de Bunau-Varilla⁶². Si ces négociations n'ont bien évidemment pas dépendu de la proximité entre le patron du *Matin* et l'ambassadeur américain, il n'en reste pas moins que cette dernière a joué un rôle non négligeable dans les relations que Herrick pouvait entretenir avec le gouvernement français.

Maurice Bunau-Varilla lui-même est à cette époque un américainophile convaincu, comme il l'explique en 1928 à Raymond Poincaré, alors président du Conseil, qui est resté très lié au *Matin* depuis les années 1890. Dans une lettre datée du 5 novembre 1928, celui qu'on surnomme "l'Empereur de la Maison rouge" (du fait de la couleur des immeubles du journal) lui expose ses vues concernant l'amitié franco-américaine. Cette dernière, selon lui, repose sur la figure de George Washington, qui lui paraît être le véritable "Dieu américain". Or, comme les Américains ont fait d'un homme qui a vaincu les Anglais avec l'aide des Français un "Dieu", l'amitié franco-américaine ne peut être que profonde et durable... La démonstration révèle autant l'absurdité et la pauvreté des réflexions du patron du *Matin* que sa proximité avec les Etats-Unis, qui remonte à l'époque de la promotion du canal de Panama, et qui se poursuit jusqu'à la guerre. En 1940, Maurice Bunau-Varilla est effectivement un ami de l'ambassadeur américain William C. Bullitt (qui lui conseillerait de poursuivre la publication du journal malgré l'occupation allemande)⁶³, et son fils, qui a fait ses études à New York et a gardé des contacts aux Etats-Unis⁶⁴, est considéré comme "100% américainophile" par les Allemands pendant l'Occupation, en dépit de son engagement collaborationniste⁶⁵.

Dans le cas des frères Bunau-Varilla, la presse joue donc le rôle de levier d'influence au service de manœuvres économique-politiques de part et d'autre de l'Atlantique. Mais *Le Matin* ne peut servir les intérêts de son propriétaire qu'en étant solidement implanté dans le paysage médiatique français et en permettant ainsi à son patron, déjà un riche homme d'affaires, de nouer lui-même des relations étroites dans les milieux politiques. Quant à Philippe Bunau-Varilla, il ne parvient à ses fins qu'en étant soutenu par des personnalités américaines influentes, et *Le Matin*

⁶¹ Pinsolle, *Le Matin (1884-1944)*, 182-183.

⁶² Denise Artaud, *La question des dettes interalliées et la reconstruction de l'Europe, 1917-1919*, Thèse sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, Université Panthéon-Sorbonne (Lille, ANRT, 1978), 713-714, 730-731.

⁶³ AN, Z/6/157, Rapport de Gaston Rey et Marc Wilvoski à M. Raoult, juge d'instruction près la Cour de justice du département de la Seine, 13 août 1945, 44.

⁶⁴ Ibid, audition de Guy Bunau-Varilla.

⁶⁵ Ibid, 49.

n'est pour lui qu'une tribune et une force d'appoint lui servant à véhiculer son discours. Dans les deux cas, à Paris comme de l'autre côté de l'Atlantique, la presse n'est finalement pas suffisante pour permettre à celui qui veut l'utiliser d'être aussitôt écouté. C'est également ce que révèle le cas du rédacteur en chef du *Matin*, Stéphane Lauzanne, qui, lui aussi, entretient des relations privilégiées avec les Etats-Unis, mais grâce à d'autres types de soutiens.

Stéphane Lauzanne : un journaliste influent grâce au soutien du gouvernement français et de l'ambassadeur de France aux Etats-Unis

Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du *Matin* depuis 1901, est envoyé officieusement aux Etats-Unis en octobre 1916 par Aristide Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, afin d'établir des liens avec la presse américaine⁶⁶. Il se consacre alors entièrement à cette tâche, et laisse temporairement son poste à Georges Abric à Paris, tout en conservant le titre de rédacteur en chef du *Matin* pendant toute la durée de sa mission⁶⁷.

Lauzanne connaît déjà bien les Etats-Unis, où il s'est déjà rendu en 1908⁶⁸. Sa femme, par ailleurs, est américaine : elle est la sœur du docteur Edmund L. Gros, Américain expatrié en France, futur fondateur de l'hôpital américain de Neuilly et de l'escadrille La Fayette (unité d'aviateurs volontaires américains engagés aux côtés des Français pendant la Première Guerre mondiale)⁶⁹. L'envoyé de Briand est chargé d'un bureau à New York, qui reste cependant sous la tutelle de l'ambassadeur français à Washington Jean Jules Jusserand, et qui est, au départ, censé relever d'une initiative privée. Ce n'est qu'à l'été 1917, après l'entrée des Etats-Unis en guerre, que le "bureau d'information française" se présente comme "officiel". Le bureau de New York est chargé de fournir à la presse américaine toutes sortes de textes et de documents relatifs à l'effort de guerre français, tâche dont l'ambassade (qui reçoit les informations envoyées par la Maison de la Presse, service de propagande rattaché au ministère des Affaires étrangères) est soulagée de ne plus avoir à s'acquitter. Au-delà de cette mission, Lauzanne rejoint Jusserand à propos de l'attitude que la France doit adopter à l'égard des Etats-Unis afin d'atteindre ses objectifs : la clé du succès, selon eux, repose sur "la diffusion au moment opportun d'une information détaillée et précise destinée à éclairer le public américain"⁷⁰. Cependant, cette diffusion n'implique pas, contrairement aux mœurs répandues à l'époque, de "subventionner" des journaux américains pour faire la publicité de la France. Lauzanne refuse notamment, en mars 1917, l'offre d'un article de cinq pages que lui fait l'*Evening Post*, au tarif de 500 dollars par page⁷¹. L'essentiel est de défendre la position de la France, sans brusquer l'opinion américaine : au début du mois de février 1917, le *San Francisco Bulletin* annonce ainsi en une que Lauzanne ne souhaite pas que les Etats-Unis entrent en guerre⁷². Les interventions de ce dernier ne passent pas inaperçues,

⁶⁶ Yves-Henri Nouailhat, *France et Etats-Unis : août 1914-avril 1917* (Paris: Publications de la Sorbonne, 1975), 401-402.

⁶⁷ Pinsolle, *Le Matin (1884-1944)*, 165-167.

⁶⁸ Stéphane Lauzanne, *Instantanés d'Amérique* (Paris: Société d'éditions et de publications/F. Juven, 1908).

⁶⁹ *Le Figaro*, 23 juillet 1921.

⁷⁰ Robert J. Young, *An American By Degrees. The Extraordinary Lives of French Ambassador Jules Jusserand*, (Montreal: McGill-Queen's University Press, 2009), 99-100.

⁷¹ Ibid.

⁷² Hoover Institution Archives [HIA], Stéphane Lauzanne Papers [SLP], Scrapbooks, *San Francisco Bulletin*, 2 février 1917.

comme le révèlent les nombreux articles annonçant la présence d'un éminent journaliste français venu exposer le point de vue de son pays⁷³.

Doc. 3 – Une du *San Francisco Bulletin*, 2 février 1917 (avec les portraits photographiques de Stéphane Lauzanne et de son épouse) :



La déclaration de guerre américaine est suivie de la création d'un Haut commissariat de la République française à Washington, à la tête duquel est placé André Tardieu dès le 15 avril, et dont la tâche consiste à se consacrer à l'effort de guerre franco-américain. Lauzanne, quant à lui, poursuit sa tâche à New York, cette fois de manière officielle, tout en transmettant des rapports mensuels au Haut Commissariat et à l'ambassade. L'état d'esprit n'est cependant plus le même qu'avant l'entrée en guerre des Etats-Unis : alors que la France s'était jusque-là efforcée de rester prudente et discrète pour ne pas être accusée de manipuler l'opinion américaine, la propagande française devient plus ostensible et plus bruyante à partir d'avril 1917. Lauzanne multiplie effectivement les conférences, et prend lui-même la plume pour contribuer à l'effort de propagande français⁷⁴.

Ses archives personnelles, conservées à la Hoover Institution, permettent d'avoir une idée assez précise de ses activités. En juillet 1917, par exemple, Lauzanne s'inquiète de la "vague alarmiste et pessimiste" qu'il constate dans plusieurs journaux américains, à commencer par le *New York Tribune*, qui juge la France trop affaiblie pour poursuivre la guerre, et dont les analyses sont reprises dans le *Chicago Tribune*, plusieurs journaux du Middlewest et "toute la presse Hearst⁷⁵". Lauzanne réagit aussitôt en envoyant un article que le *New York Tribune* accepte de publier, ainsi que tous les journaux du Middlewest concernés. De son côté, Tardieu écrit une lettre au Secrétaire d'État à la guerre Newton D. Baker pour protester, lui aussi, contre

⁷³ HIA, SLP, Scrapbooks.

⁷⁴ Ibid, 101-102.

⁷⁵ HIA, SLP, Box 1, Rapport de juillet 1917.

ce qu'il considère comme de fausses informations publiées par la presse américaine⁷⁶. Ce genre de travail semble constituer une part essentielle de la mission confiée par le gouvernement français à Lauzanne. Loin de prêcher dans le désert, ce dernier est par ailleurs fréquemment interviewé par des journaux américains, qui le présentent comme un homme de presse important dont l'opinion compte⁷⁷.

Parallèlement, le rédacteur en chef du *Matin* donne également de nombreuses conférences, souvent en compagnie de son collègue Marcel Knecht, qui est alors au service d'André Tardieu (et qui collaborera au *Matin* dans les années 1920⁷⁸). Les deux hommes s'efforcent de convaincre leur auditoire de la légitimité de la position française à l'égard de l'Alsace-Lorraine à New York et dans ses environs, mais aussi dans les Etats du Sud (en octobre 1917 par exemple). Ces derniers paraissent à Lauzanne certes moins sensibles à la guerre que ceux du Nord et de l'Est, mais beaucoup plus que ceux Midwest et de l'Ouest⁷⁹, où il se rend en décembre 1917 pour tenter de faire tomber les "forteresses pro-allemandes" du Wisconsin et de l'Ohio⁸⁰, puis à nouveau en septembre 1918⁸¹. Les auditeurs sont très divers : les conférences sont prononcées devant des régiments de la Garde Nationale, des employés de banque, dans des Chambres de Commerce, des écoles, des universités, des clubs de notables⁸²... Même si les chiffres qu'il fournit sont sans doute exagérés, Lauzanne se réjouit de l'affluence à certaines de ses conférences : il dénombre par exemple 3000 auditeurs à Nashville en octobre 1917, et 1000 à Montclair, dans le New Jersey, en janvier 1918⁸³. Soucieux d'attirer le plus grand nombre d'auditeurs possible, l'envoyé de Briand prend l'habitude d'accompagner ses conférences de films de guerre français⁸⁴, car "la propagande par l'image et le cinéma est en bonne voie et a accompli de réels progrès⁸⁵". En avril 1918, Lauzanne et Knecht atteignent un "record" en prononçant en moyenne une conférence par jour⁸⁶, et Lauzanne lui-même se déplace encore en moyenne une fois tous les deux jours pour prêcher la bonne parole au cours du mois suivant⁸⁷.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Voir, par exemple, le *Brooklyn Daily Eagle* du 5 novembre 1916, ou encore le *Boston Transcript* du 7 février 1917 (HIA, SLP, Scrapbooks).

⁷⁸ AN, 8/AR/613, Dossier Marcel Knecht.

⁷⁹ HIA, SLP, Rapport d'octobre 1917.

⁸⁰ HIA, SLP, Rapport de décembre 1917.

⁸¹ HIA, SLP, Rapport de septembre 1918.

⁸² HIA, SLP, Rapport de février 1918.

⁸³ HIA, SLP, Rapport de janvier 1918.

⁸⁴ HIA, SLP, Rapport d'octobre 1917.

⁸⁵ HIA, SLP, Rapport de juillet 1917.

⁸⁶ HIA, SLP, Rapport d'avril 1918.

⁸⁷ HIA, SLP, Rapport de mai 1918.

Doc. 4 – Conférences de Stéphane Lauzanne en mai 1918⁸⁸

Princeton	Université de Princeton	“La France et l’Alsace-Lorraine”
New York	Player’s Club	“La méchanceté allemande”
New York	City Club (Pasteurs de l’église unitarienne)	“La France et l’Alsace-Lorraine”
Brooklyn	Twentieth Century Club	“La France n’est pas épuisée”
Cleveland	Advertising Club	“Les ressources morales et matérielles de la France”
New York	The Virginians	“Les ressources morales et matérielles de la France”
Lock Haven (Penn.)	Eglise épiscopaliene de St. Paul	“La femme française et la guerre”
Lock Haven	Congrès épiscopalien du diocèse de Harrisburg	“La guerre sainte contre l’Allemagne”
Bridgeport (Conn.)	Open Forum	“La France luttera jusqu’au bout”
New York	Phi Beta Kappa Association	“Civilisation française. Kultur allemande”
New York	Eglise presbytérienne de Greenwich	“La France se bat pour la Chrétienté”
New York	Eglise méthodiste de St. James	La guerre sainte contre l’Allemagne”
New York	Société canadienne	“Tous les Alliés pour toute la guerre”
New York	Eglise Huguenote du St. Esprit	“Souvenons-nous et espérons”

Sa tâche est grandement facilitée par l’ambassadeur Jusserand, qui le met probablement en relations avec des hommes politiques américains importants. Lauzanne est ainsi introduit au sein de la Pennsylvania Society (un club de notables fondé à New York en 1899), dont Jusserand est proche (il en reçoit la “médaille d’or” en 1917⁸⁹). Dès le 17 avril 1917, il prononce ainsi une allocution lors de la réunion annuelle de la société, alors présidée par George W. Wickersham (ancien “Attorney General”) qui s’était rendu en visite officielle au Panama avec Jusserand en 1912, et que Lauzanne remercie pour le rôle qu’il a joué dans son engagement en faveur d’une intervention américaine. L’autre personnalité que le rédacteur en chef du *Matin* salue alors est James M. Beck (ancien “Assistant Attorney General”), qui, après avoir succédé à Wickersham à la présidence de la Pennsylvania Society, lui permet de publier son allocution aux côtés de signatures prestigieuses (dont l’ancien président Theodore Roosevelt)⁹⁰.

Lauzanne reste par la suite proche de Beck. Ce dernier, qui faisait partie avant l’entrée en guerre des Etats-Unis des Américains francophiles et interventionnistes du Comité de

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ <http://www.pasociety.com/medal.html>

⁹⁰ “Address by Stéphane Lauzanne”, *War addresses 1917* (New York: The Pennsylvania Society, 1918), 41-44.

propagande française⁹¹, a publié en 1916 un livre intitulé *The War and Humanity*, qui regroupe plusieurs de ses conférences en faveur d'une intervention américaine⁹². L'édition française, qui paraît l'année suivante, après la déclaration de guerre des Etats-Unis, est introduite par le rédacteur en chef du *Matin*, qui recommande également chaudement l'ouvrage de Beck auprès de la Société des Gens de Lettres en France⁹³. Lauzanne, présenté seulement comme "rédacteur en chef du *Matin*", utilise son texte (rédigé à New York en juillet 1917) pour déverser un discours propagandiste qu'on retrouve dans les colonnes du *Matin*. L'entrée en guerre des Etats-Unis devient sous sa plume "le plus grand de tous les événements", et Wilson un "chef d'Etat illustre" dont l'Histoire "parlera éternellement". Beck, quant à lui, est salué comme un de ces "ouvriers de la première heure" qui ont contribué à permettre cette intervention⁹⁴.

L'auteur de *La Guerre et l'Humanité* rend la pareille à Lauzanne, en 1918, en rédigeant l'introduction du livre *Fighting France*⁹⁵. Cette fois, Lauzanne est présenté à la fois comme rédacteur en chef du *Matin* et comme "membre de la Mission française aux Etats-Unis". D'après Beck, *Le Matin* n'est rien de moins qu' "un des plus formidables journaux du monde", tiré à "près de 2 millions d'exemplaires par jour". L'ancien "Assistant Attorney General" exagère : si les tirages du *Matin* tournent autour de 1,7 – 1,8 millions d'exemplaires en 1916, ils ne cessent de diminuer au cours de 1917, pour passer sous la barre du million à la fin de l'année⁹⁶. Cependant, il n'a pas tort lorsqu'il affirme que, grâce la diffusion du *Matin*, Lauzanne "occupe une position de pouvoir exceptionnelle⁹⁷". La présentation de son parcours professionnel révèle cependant que celui que Beck considère comme "un ambassadeur officieux de la France⁹⁸" n'est pas encore forcément très bien connu du public américain.

Revenu en France, Lauzanne continue à publier aux Etats-Unis, ce qui lui rapporte "une quinzaine ou une vingtaine de milliers de francs par an en moyenne", à une époque où ses appointements au *Matin* s'élèvent à environ 48 000 F⁹⁹. Il écrit notamment dans la *North American Review*, dirigée par George Harvey, membre de la France-America Society, tout comme Jusserand (qui en est le président d'honneur), Beck et Nicholas M. Butler, président de la Columbia University (et de la France-America Society en 1918)¹⁰⁰. On constate, là encore, toute l'importance du réseau américain francophile dans lequel Lauzanne est intégré. En effet, c'est Nicholas M. Butler qui préface son livre intitulé *Great Men and Great Days* en 1920¹⁰¹. Ce livre de souvenirs, dans lequel Lauzanne fait notamment l'éloge de Jusserand, de Theodore Roosevelt et d'Edwards M. House (conseiller de Wilson), est simultanément publié en France et aux Etats-Unis¹⁰². On peut souligner, au passage, que les deux éditions ne sont pas identiques : l'édition américaine ne contient notamment pas le violent chapitre dirigé contre William Randolph Hearst,

⁹¹ Yves-Henri Nouailhat, *France et Etats-Unis*, 401.

⁹² James M. Beck, *The War and Humanity* (New York: G.P. Putnam's Sons, 1916).

⁹³ HIA, SLP, Georges Lecomte à Stéphane Lauzanne, 29 novembre 1917.

⁹⁴ James M. Beck, *La Guerre et l'Humanité* (Paris: Payot et Cie, 1917), V-VI.

⁹⁵ Stéphane Lauzanne, *Fighting France* (New York/London, D. Appleton and Co., 1918).

⁹⁶ Pinsolle, *Le Matin (1884-1944)*, 301-302.

⁹⁷ Lauzanne, *Fighting France*, VII.

⁹⁸ Ibid, XI.

⁹⁹ HIA, SLP, Box 2, Lettre de Stéphane Lauzanne à Jean Sapène, 18 janvier 1923.

¹⁰⁰ *The France-America Society, Year book 1917-1918* (New York: Maison Française/Columbia University, 1918).

¹⁰¹ Stéphane Lauzanne, *Great Men and Great Days* (New York/London: D. Appleton and Co., 1920).

¹⁰² Stéphane Lauzanne, *Les hommes que j'ai vus. Souvenirs d'un journaliste* (Paris: Arthème Fayard et Cie, 1920).

que Lauzanne a déjà attaqué à plusieurs reprises dans ses rapports pendant la guerre¹⁰³ et qu'il accuse d'avoir été un "agent boche" à cause des attaques contre la France lancées par ses journaux au cours du conflit.

Durant toutes les années 1920, Lauzanne fait ainsi figure de grand ami des Etats-Unis, où il se rend une dizaine de fois¹⁰⁴. On le retrouve d'ailleurs aux côtés de Maurice Bunau-Varilla, lorsque ce dernier invite Briand, Caillaux et l'ambassadeur Herrick en juin 1925¹⁰⁵. Son américanophilie reste évidente jusqu'à la guerre, mais disparaît brusquement avec l'occupation allemande. Dans les colonnes du *Matin* devenu collaborationniste, Lauzanne multiplie alors les articles anti-américains : lors de son procès pour collaboration, il explique que son changement d'attitude n'a été qu'une réaction à l'incapacité des Etats-Unis à avoir empêché la guerre, et à leur passivité en 1940¹⁰⁶.

Le rôle joué par Lauzanne aux Etats-Unis et les liens qu'il a entretenus par la suite avec ce pays prouvent, encore une fois, que le fait d'être un homme de presse ne suffit pas pour être influent. Le rédacteur en chef du *Matin* est certes respecté à cause de l'immense popularité de son journal en France pendant la guerre, mais son influence dépend avant tout de la mission qui lui a été confiée par le gouvernement français, et des contacts que lui permet d'établir l'ambassadeur Jusserand avec certaines personnalités américaines.

Conclusion

Le Matin joue donc indéniablement un rôle à l'échelle transatlantique de sa création jusqu'à 1940. Ses initiatives en font un véritable acteur transnational, même si les gouvernements ne sont jamais loin lorsque des intérêts nationaux sont en jeu. Cependant, si *Le Matin* est indéniablement un instrument de pouvoir, sa popularité n'est pas suffisante pour faire de son propriétaire ou de son rédacteur en chef des hommes influents de l'autre côté de l'Atlantique. L'influence de ces derniers dépend avant tout de relais locaux dans les milieux d'affaires et les cercles politiques. C'est ce qui manque aux Américains qui lancent *Le Matin* en 1884 et doivent l'abandonner très rapidement. Inversement, c'est ce qui explique le succès des frères Bunau-Varilla dans les négociations autour de la construction du canal de Panama, ainsi que celui de Stéphane Lauzanne à partir de sa mission aux Etats-Unis en 1916-1918. Dans chacun de ces deux cas, ce sont des personnalités bien implantées dans les cercles du pouvoir américain qui permettent aux frères Bunau-Varilla et à Stéphane Lauzanne de ne pas rester isolés comme l'ont été Chamberlain et son équipe en 1884-1885. Au final, les mécanismes par lesquels certains hommes de presse parviennent à devenir influents à l'échelle nationale se retrouvent à l'échelle transnationale, mais de manière exacerbée, dans la mesure où ces derniers se trouvent confrontés à des sphères politiques et économiques qui leur sont étrangères. La presse peut donc être un véritable instrument de pouvoir de l'autre côté de l'Atlantique, particulièrement lorsqu'elle reste connectée à d'autres cercles du pouvoir, à commencer par les milieux d'affaires et le monde politique.

¹⁰³ HIA, SLP, Dossier Hearst.

¹⁰⁴ HIA, SLP, Conférences données à *Radio-Paris*, interview de Stéphane Lauzanne, 9 juin 1944.

¹⁰⁵ Denise Artaud, *La question des dettes interalliées*, 731.

¹⁰⁶ AN, Z/6/1, Procès-verbal d'interrogatoire de Stéphane Lauzanne, octobre 1944.